

Jacques Solé

De Luther à Taine

Essais d'histoire culturelle

Préface

J'appartiens à une génération d'historiens français influencée par l'insistance de l'École des Annales sur l'étude des phénomènes sociaux et culturels. Au sortir de l'agrégation, j'ai finalement décidé de consacrer ma recherche au problème de l'origine des Lumières. Alphonse Dupront, en 1961, me proposa, dans cet esprit, de démonter les mécanismes du *Dictionnaire* de Bayle.

Mon dépouillement de ce monument m'orienta plutôt vers l'analyse de ses sources théologiques. J'aboutis ainsi, sous la direction d'André Latreille et de Pierre Chaunu, à une thèse de doctorat retraçant les conditions et les fruits du débat entre protestants et catholiques français sous le régime de l'édit de Nantes.

Ce travail me familiarisa, plus généralement, avec certaines tendances « lourdes » de la pensée chrétienne du XVI^e au XVIII^e siècle : fantasmes eschatologiques, mythe de l'unité de l'humanité, rapports étroits avec les sciences occultes. Je leur ai dédié, en 1979, une synthèse rapide de même que j'ai toujours maintenu depuis, en accord avec un courant historiographique plus représenté à l'étranger qu'en France, la nature religieuse de l'origine des Lumières et leur parfaite compatibilité avec les Églises chrétiennes de leur temps.

On trouvera, dans les deux premières parties de ce recueil d'articles, un écho des préoccupations qui naquirent ainsi, chez moi, de la recherche entreprise à l'initiative d'Alphonse Dupront.

Appelé par Ambroise Jobert et Henri Lapeyre, j'ai enseigné l'histoire moderne à l'université de Grenoble depuis 1961. Je m'y suis naturellement familiarisé avec les sources locales, en y privilégiant, sur la trace de mes premières études lyonnaises, les archives judiciaires. J'y ai surtout recherché des renseignements sur les relations sexuelles aux temps modernes ainsi que d'autres, relatifs à l'histoire du livre (également éclairée par le dépouillement des inventaires après décès).



On trouvera, dans la troisième partie de ce recueil, des articles reliés à cette enquête et à d'autres interrogations apparentées dans le domaine de l'histoire des mentalités. J'ai publié, dans cet esprit « sociologique », trois ouvrages consacrés à l'histoire de la sexualité dont on rencontrera ici des échos.

Par ailleurs, l'étude des Pré-Lumières m'initia non seulement à leurs préoccupations religieuses mais aussi aux conceptions politiques qui leur étaient liées. La dernière partie de ce recueil y fait principalement allusion tout en se terminant par un article ayant trait à ce XIX^e siècle qui m'occupa beaucoup au cours de ma carrière d'enseignant-chercheur.

La période révolutionnaire tenait, au temps de ma jeunesse, une place de choix dans les programmes du lycée et de l'Université. Elle se rattachait aussi à une espérance politique, alors très forte et qui nourrit beaucoup de vocations d'historiens. Même si la mienne ne s'y rattacha pas, j'avais été influencé par ces goûts et ces sollicitations et je suis resté très attentif aux débats historiographiques sur la Révolution française qui firent rage à partir des années 1970.

En 1985, au retour d'un détachement de dix ans à Ouagadougou, les obligations d'un cours d'agrégation me confirmèrent dans l'idée que la recherche anglo-saxonne, notamment, avait complètement transformé les perspectives définies, à ce sujet, au milieu du XX^e siècle et au terme d'une lente imprégnation « marxiste », par Georges Lefebvre. Le Bicentenaire approchant, l'amitié de Michel Winock me permit de vulgariser ce point de vue, en 1988, dans une synthèse sans prétention de travaux encore insuffisamment connus en France.

Cette *Révolution en questions*, si elle déplut à certains, attachés au politiquement correct sinon à la langue de bois universitaire, a toujours conservé une certaine estime, à travers le monde, chez beaucoup d'enseignants et d'étudiants, ce qui suffit à mon bonheur. J'ai d'ailleurs publié, au début de ce siècle, deux synthèses supplémentaires relatives aux ébranlements révolutionnaires survenus, principalement hors de France, à la suite de l'événement initié en 1789.

On trouvera, dans l'avant-dernière partie de ce recueil, quelques travaux témoignant de cette orientation, depuis mes premières armes grenobloises jusqu'au temps de ma modeste participation, aux côtés de tant d'autres, aux recherches inspirées par le Bicentenaire.

Inévitablement datés, ces textes (dont je n'ai corrigé, très légèrement, que le style) sont à replacer dans le cadre d'une évolution personnelle. Elle est demeurée fidèle à une certaine orientation thématique et au souci de tenir compte, en matière d'histoire culturelle, des sources locales comme des témoignages plus célèbres, des réalités les plus humbles comme des systèmes de représentation plus élaborés.



**La pensée chrétienne
de la Réforme aux Lumières**

Martin Luther et la fin des temps

Le grand public cultivé français connaît surtout le Réformateur allemand sous les traits que lui a prêtés Lucien Febvre dans son livre *Un destin : Martin Luther* : ceux du jeune moine révolté contre le mal et assoiffé de son salut, le découvrant enfin dans la méditation enflammée de la théologie paulinienne. Michelet avait proposé, au siècle dernier, une vue aussi passionnée mais différente de Martin Luther. Tiré essentiellement des fameux *Propos de table* recueillis par ses intimes, l'ouvrage qu'il lui consacra peint d'abord, dans le Réformateur saxon, l'homme d'un temps qui croyait aux sorcières et aux miracles, aux signes célestes et aux paroles prophétiques. Le christianisme qu'il prêcha ne pouvait donc, par définition, ressembler au nôtre¹.

Il s'enracina, en revanche, dans la tradition eschatologique de l'enseignement de Jésus. On connaît cette préoccupation angoissée des Évangiles synoptiques pour la venue du Jugement et le Jour du Seigneur. Elle succédait d'ailleurs à une longue attente du mysticisme populaire en milieu juif. Elle transforma les premiers apôtres en ardents guetteurs de Dieu, jamais las de scruter l'annonce de Son retour. En ce sens, l'*Apocalypse* mérite bien de clore la Révélation chrétienne, puisque ses étranges visions décrivent avec précision cette fin des temps à laquelle ne peut qu'aspirer le fidèle.

On sait que, selon un mot célèbre, alors que l'on attendait le Christ, on eut l'Église. Mais celle-ci compta toujours, parmi les siens, de simples prophètes ou de subtils

1 La meilleure introduction en français à la personnalité de Luther demeure peut-être la reconstitution de ses Mémoires, par Michelet, en 1837. Cf. aussi l'anthologie des *Propos de table* due à Charles de Mellest, 2 vol., 1933.



commentateurs impatients d'annoncer à tous la prochaine venue du Jugement. Les historiens en ont relevé depuis longtemps les nombreuses traces, en Occident, au cours de la période médiévale. Tout se passe comme si elles se pressèrent davantage, à partir du XIII^e siècle, sous le poids des difficultés économiques et sociales ou de la montée des schismes et des hérésies².

L'Europe centrale, en particulier, se remplit, au xv^e siècle, de ces *Fanatiques de l'Apocalypse*. Ils assurèrent à la révolution hussite, en Bohême, son dynamisme idéologique et sa violente hostilité envers les abominations romaines de la Grande Prostituée. Par la suite, les foules et les intellectuels germaniques virent volontiers, jusqu'en 1500, le monde contemporain comme un univers lézardé, seulement bon à recevoir, pour très bientôt, le châtement qu'il avait mérité. Autour d'Albert Dürer, admirable illustrateur de saint Jean, les peintres allemands, en particulier, se firent alors les porte-parole inspirés de ces convictions prophétiques.

Martin Luther révolutionna moins l'Europe de son temps par la théologie qu'il lui exposa que par l'écho qu'elle rencontra au sein des passions populaires. La tension eschatologique en constituait un des éléments essentiels, notamment dans le Saint Empire, pour des raisons à la fois religieuses et politiques et conformément à une longue tradition historique. Le moine saxon ne put donc qu'enthousiasmer les masses lorsqu'il redécouvrit, dès 1518, dans la papauté, l'Antéchrist dénoncé dans la Bible. Grâce à la force naissante de l'imprimerie et l'organisation de l'atelier de Lucas Cranach, des milliers d'images de propagande allaient bientôt répandre, auprès des fidèles, cette accusation sûrement excessive³.

Elles le firent avec la grossièreté, voire l'obscénité, dont le Réformateur allemand ne se départit jamais complètement. Il est vrai que les révolutionnaires ont rarement le temps d'être polis. Ceux du xvi^e siècle se hâtaient d'annoncer aux foules la proximité de l'heure du Jugement, qui surviendrait enfin après la déconfiture de l'allié de Satan, heureusement désigné à tous. Il est probable que l'Église luthérienne fut d'abord fondée pour organiser les fidèles dans l'attente, forcément brève, de cet événement imminent. Elle ne faisait en cela que retrouver les premières démarches du christianisme antique.

Le temps de l'histoire se trouvait en effet, aux yeux du moine saxon, aussi court qu'avait été étroit, pour Christophe Colomb, l'espace terrestre. Ces deux lecteurs de la Bible se satisfaisaient de l'univers limité et, somme toute, provincial décrit par le Livre saint. Martin Luther, de plus, assignait, comme la plupart de ses

2 Voir Norman Cohn, *Les Fanatiques de l'Apocalypse* (qui vient d'être réédité chez Payot) ; Marjorie Reeves, *The Influence of prophecy in the Later Middle Ages*, Oxford, 1968.

3 Cf. Howard Kaminsky, *A History of the Hussite Revolution*, Berkley, 1967 ; Hartmann Grisar, *Martin Luther*, 1931 ; Will-Érich Peuckert, *Die Grosse Wende*, Hambourg, 1948.



contemporains, la responsabilité principale de l'évolution historique à l'action diabolique, mystérieusement permise par Dieu. Cet ennemi du pape, des Juifs et des Turcs scrutait d'abord, dans le ciel, les signes surnaturels d'une grande colère et de prochaines catastrophes.

Il exprimait d'ailleurs par là moins une peur qu'une espérance. Un des plus curieux et puissants ingrédients du christianisme a, en effet, toujours consisté à mêler étroitement ces deux sentiments. La religion de l'Occident a ainsi constamment poussé ses tenants les plus passionnés à pronostiquer d'immenses désastres pour mieux se promettre de merveilleuses délivrances. L'activisme des Réformateurs et de leurs émules fut, à cet égard, une des plus remarquables productions de ce mécanisme intellectuel. Radicalement pessimistes sur le passé de l'Église (ses bienheureuses origines mises à part), condamnant entièrement son présent institutionnel, ils réservaient leur optimisme à un proche avenir qu'ils appelaient de leurs vœux avec l'inquiétante impatience du militant.

Le réveil eschatologique de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance fournit sans doute à la révolution religieuse du XVI^e siècle ce dont elle avait le plus besoin : la justification idéologique d'une tournure d'esprit. C'est la haine du mal et de ses suppôts qui permet, lors de pareils soubresauts, le rassemblement des bons et assure sa durée. Obsédé, dans ses cauchemars, par les perspectives imminentes de la fin du monde, angoissé à l'idée de la possible transformation de l'Elbe en un sinistre fleuve de sang, Luther pouvait pourtant se réjouir en comparant le prochain bonheur des ressuscités aux délices d'une aube printanière. Il mourut dans la double illusion que la société corrompue du capitalisme naissant allait bientôt disparaître et que, dans un univers nouveau et enfin juste, les hommes, délivrés de l'animalité, pourraient se livrer simplement à un jeu éternel.

Auparavant, le docteur de Wittenberg avait sans cesse vécu son combat à l'ombre de ces certitudes. Au début des années 1520, un de ses pamphlets fit, par exemple, figurer, parmi les signes du prochain Jugement, l'apparition, à Rome, d'un monstre à tête d'âne et corps de femme. Au même moment, ses sermons ne manquèrent pas de relier la conjonction planétaire, prévue pour 1524, à un ébranlement céleste qui servirait de prélude à l'imminente fin des temps. Sceptique à l'égard des raisonnements astrologiques, Martin Luther ne pouvait en revanche, comme ses contemporains, dédaigner les prodiges de la magie naturelle qu'il mettait au service de sa ferveur religieuse. Pieux admirateur de l'alchimie, il vantait, dans le feu de l'alambic, séparant l'esprit de la matière, le symbole de l'ultime résurrection.

Le fondateur de la Réforme n'eut rien d'un millénariste, éperdu, comme tant de ses rivaux anabaptistes, dans la préparation forcenée du règne terrestre des purs. Mais il partageait avec eux la conviction d'être protégé par Dieu en sa lutte contre l'Antéchrist et d'avoir partout affaire à Satan en ces derniers jours de l'humanité.



Après tout, d'ailleurs, les moines espagnols qui procédaient, au même instant, à la conquête spirituelle du Mexique, ne pensaient-ils pas également hâter singulièrement la venue du bienheureux Jugement en avançant la chute de Babylone ? Cette dernière aspiration fut au cœur du Luther de quarante ans, attentif observateur de la marche des éléments ou de la situation politique. Dressé contre les paysans allemands révoltés, il ne vit en eux qu'une marque supplémentaire de la colère céleste. À la mode des prophètes, il passa dès lors sa vie à se lamenter, avec une sombre délectation, sur les désastres contemporains, qui confirmaient son attente eschatologique.

La prolifération des maladies ou des hérésies, les menaces de guerre ou les apparitions célestes, suffirent longtemps à le persuader qu'il ne terminerait pas sa traduction de la Bible avant l'effondrement de l'univers. Zébré de flammes, celui-ci craquait de toutes parts comme un édifice irrémédiablement lézardé. Le souvenir des avertissements du Christ transformait en message d'espoir cette sensation d'écroulement, puisqu'il conduirait forcément à l'édification d'une nouvelle Jérusalem. Les protestants interprétèrent en ce sens les tragédies contemporaines, signes d'un assaut diabolique qui ne pourrait qu'avancer, en ce déchirement du monde, la date du Jour du Seigneur.

Cette intense aspiration luthérienne, forme éminente de l'immense confiance en Dieu propre au Réformateur, s'enracinait à la fois dans la contemplation fascinée des forces démoniaques et dans la méditation passionnée des prédictions bibliques relatives à la chute inévitable de l'Antéchrist. Le docteur saxon conservait ainsi dans sa bibliothèque, rédigée par lui, la confirmation écrite de ce pronostic, plus sûr que celui des éclipses. Il lui arriva sans doute de se moquer de telle annonce, trop hâtive et vite démentie, de la prochaine fin des temps. Mais, ayant situé lui-même son action dans l'éblouissement de cette attente, il n'en disparaîtra pas moins en prévenant ses compatriotes que l'ultime châtement allait bientôt les frapper.

Comme lui, les premières générations réformées, à l'image du christianisme antique, assignaient une durée très brève à l'histoire qu'il leur restait à vivre. Leur puissant activisme fut inséparable de cette conviction erronée. C'est que l'heure exacte du dernier jour constituait alors une préoccupation quotidienne comme l'objet des rêves ou des entretiens des contemporains. Les certitudes de la théologie et celles de la science leur avaient appris à se préparer à cette désirable libération, plus collective encore qu'individuelle. Les protestants du xvi^e siècle, grâce aux effets thérapeutiques de la haine, éprouvèrent sûrement un immense soulagement en identifiant ce moment béni à l'écoulement du monstre romain. Ils n'en travaillèrent que davantage, naturellement, à le hâter.

Martin Luther put donc se délecter de la mort providentielle des papistes, car elle annonçait, parmi bien d'autres signes plus épouvantables, la nécessaire et prochaine



transformation du monde. Elle devait prendre la forme, aux yeux de ses fidèles, d'un ultime incendie, dû aux agents de la persécution démoniaque, mais préparant le futur triomphe des saints. La Réforme fonctionna par là, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, comme la réanimation de la tradition prophétique en l'attente d'une rénovation universelle. Ce sentiment était d'ailleurs également répandu chez ses pires ennemis.

Il ne prit fin qu'au terme des guerres européennes de religion, qui sonna le glas de pareilles espérances idéologiques. La révolution chrétienne des temps modernes n'avait en effet abouti qu'à l'enracinement et au durcissement d'Églises rivales, incapables de se convaincre comme de se détruire. Si Luther était mort persuadé que l'histoire des hommes ne se prolongerait pas au-delà de 1650, ses successeurs durent bien, après cette date, composer avec le réel et reculer l'heure des derniers jours.

Ce ne fut sans doute pas un hasard si cet apaisement eschatologique coïncida, au sein de l'élite occidentale, avec la fin de l'ancienne conception magique du monde ou les conquêtes de la raison critique et de l'esprit scientifique. Nous savons bien que celles-ci n'empêchèrent jamais l'apparition de nouvelles utopies. Mais elles seront, désormais, irrémédiablement désacralisées. En ce sens, et n'en déplaise à tant d'historiens fascinés par la personnalité du moine saxon, Martin Luther se situe moins aux origines de la modernité qu'au cœur de la longue durée des réformes populaires allant de Jean Hus à Olivier Cromwell : leur rêve essentiel concerna certainement plus la réalisation de la nouvelle Jérusalem que celle du salut personnel des fidèles⁴.

► **Le Monde Dimanche,**

13 novembre 1983

4 Nous avons présenté cette interprétation dans *Les Mythes chrétiens de la Renaissance aux Lumières*, Albin Michel, 1979.